

# LA LITTÉRATURE AU QUOTIDIEN

## Du même auteur

1836, l'an I de l'ère médiatique  
Étude littéraire et historique du journal  
*La Presse d'Émile de Girardin*  
(avec Alain Vaillant)  
*Nouveau Monde éditions, 2001*

Mosaïques  
Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)  
*Honoré Champion, 2003*

Presse et plumes  
Littérature et journalisme au XIX<sup>e</sup> siècle  
*dirigé par Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant*  
*Nouveau Monde éditions, 2004*

Balzac et le Politique  
*dirigé par Boris Lyon-Caen et Marie-Ève Thérénty*  
*Christian Pirot, 2007*

*MARIE-ÈVE THÉRENTY*

# LA LITTÉRATURE AU QUOTIDIEN

POÉTIQUES JOURNALISTIQUES  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

CE LIVRE  
EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION  
**POÉTIQUE**  
DIRIGÉE PAR GÉRARD GENETTE

ISBN : 978-2-02-094733-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À la mémoire de Michel Thérenty*



Vous avez fait de moi un écrivain périodique  
et régulier.

Anatole France  
au directeur du *Temps*





## *Introduction*

Les rapports entre littérature et écriture journalistique au XIX<sup>e</sup> siècle restent globalement à éclairer, non seulement pour identifier les transferts qui s'opèrent du journal vers la littérature, mais surtout pour dévoiler que le journal au XIX<sup>e</sup> siècle est essentiellement composé de « littérature ». Ce fait manifeste est souvent occulté, aveuglés que nous sommes par le modèle de l'écriture journalistique tel qu'il est aujourd'hui enseigné dans les écoles de journalistes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il existe bien une « poésie du quotidien » qui diffère profondément des protocoles efficaces d'écriture du journal, maîtrisés et pratiqués assez uniformément aujourd'hui par la plupart des professionnels de la presse qui ont suivi des « études de journalisme ».

En fait, l'idée que le journalisme peut s'enseigner ne se développe pas avant les années 1930, au moment où paraissent une volée d'ouvrages à vocation explicitement pédagogique qui viennent s'ajouter aux témoignages biographiques : *Le Journalisme en vingt leçons* ; *Pour devenir un bon journaliste, manuel pratique* ; *Le Journalisme appris en dix-huit leçons*<sup>1</sup>. Plusieurs écoles de journalisme ouvrent parallèlement leurs portes, comme celle de Lille, fondée en 1928, ou l'École supérieure du journalisme de Paris, en 1929. En 1935, d'une

1. Robert de Jouvenel, *Le Journalisme en vingt leçons*, Paris, Payot et C<sup>e</sup>, 1920 ; Pierre Davesnes, *Pour devenir un bon journaliste, manuel pratique*, Paris, libr. Bernardin-Béchet, 1931 ; Albert Rival, *Le Journalisme appris en dix-huit leçons*, Paris, Albin Michel, 1931.

certaine manière, les dernières ambiguïtés disparaissent avec le vote du statut professionnel qui distingue officiellement le journaliste ayant pour « occupation principale régulière et rétribuée l'exercice de sa profession » et les intermittents-pigistes du journal. La création de ce statut et de ces écoles de journalistes marque le moment où s'opère la fracture nette entre le journalisme et la littérature, fracture professionnelle mais aussi poétique. À quelques exceptions près, au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle et plus encore au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, les écritures journalistiques s'uniformisent en visant un formatage efficace et pragmatique. Seuls le reportage, jusque dans les années 1950, et la chronique permettent encore à certaines grandes plumes d'échapper au modèle préformaté du journal. L'émergence de la radio, de la télévision et peut-être plus radicalement encore des chaînes du tout-info dans les années 1990 entraînent l'écriture médiatique loin de la littérature<sup>2</sup>.

Avant la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, il n'existe pas de véritable protocole d'écriture journalistique. Les grands journalistes (Jules Janin, Prévost-Paradol, Louis Veuillot, Henri Rochefort, Jules Huret), champions de la plume, se reconnaissent immédiatement à leur style. Surtout, la plupart des journalistes ont des ambitions d'hommes de lettres, d'écrivains – le livre reste leur ligne d'horizon ; leurs modèles canoniques s'incarnent dans le Poème ou dans le Roman, tout nouvellement admis dans le panthéon des genres littéraires. Le passage du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle dessine d'ailleurs nettement un changement de modèle : le journal s'alimente de moins en moins à la manne rhétorique<sup>3</sup> pour travailler d'autres formes traditionnellement

2. Ces énoncés un peu expéditifs ne tiennent pas compte d'expériences singulières, comme par exemple *The New Journalism* de Tom Wolfe ou l'aventure du premier *Libé*, qui gagneraient à être relues à la lumière du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle.

3. Sur ce point, nous renvoyons à l'ouvrage de Corinne Saminadayar-Perrin, *Les Discours du journal : rhétorique et médias au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2007.

réservées aux gens de lettres : la fiction, la conversation, l'autobiographie... La collusion entre la sphère des gens de lettres et celle des « journalistes » est totale, puisque la profession de journaliste n'existe pas en tant que telle – il faut attendre le 10 mars 1918 pour que soit créé le premier syndicat de journalistes. Le journal est donc écrit essentiellement par des hommes de lettres et des hommes politiques.

Il est, par exemple, significatif de considérer les rapports entre les hommes de lettres les plus célèbres et le journal. À l'exception de Flaubert, qui a résisté – avec difficulté – à ses sirènes ensorcelantes, pratiquement tous ont été engagés à un moment ou à un autre par la presse. Certains, comme Théophile Gautier ou Barbey d'Aurevilly, se sont attelés à elle pour la vie. Pour beaucoup d'entre eux, l'aventure a même abouti à la création d'un journal : Nerval a fondé *Le Monde dramatique*, Balzac a repris la *Chronique de Paris* en 1836 et la *Revue parisienne* en 1840, faisant d'ailleurs du périodique une sorte d'univers connexe de *La Comédie humaine*, Stendhal rêvait de créer *L'Aristarque*<sup>4</sup>. Les romantiques ont donc formé la première génération touchée massivement par la fièvre périodique.

George Sand ainsi se lance très tôt, dès 1831, dans l'aventure du journal et de la revue, en ayant foi dans le « livre quotidien ». Elle le conçoit comme un instrument de démocratisation des masses et de progrès social. Elle soutient les journaux parce qu'ils lui semblent nécessaires à l'instruction populaire : « Créer un immense journal à très bon marché, c'est excuser et satisfaire le besoin de savoir ; c'est associer à la vie intellectuelle beaucoup d'êtres qui ne pouvaient y atteindre<sup>5</sup>. »

4. Voir Michel Brix, *Nerval journaliste (1826-1851), problématiques et méthodes d'attribution*, Namur, Presses universitaires de Namur, 1986 ; sur Stendhal journaliste, voir Brigitte Diaz, « Stendhal face à la presse de son temps », dans Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2004, p. 17-29.

5. Lettre à Timothée Dehay, avril 1845, dans George Sand, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1970, t. VII, p. 846.

Sand a contribué à la fondation de la *Revue indépendante* en 1841, elle a participé également au lancement de *L'Éclairneur de l'Indre* en 1844. La densification de l'écrit journalistique correspond à la montée en puissance de son engagement socialiste. En 1848, elle rédige même une grande partie des *Bulletins de la République*, elle crée un journal, *La Cause du peuple* (avril 1848), qui a trois livraisons (elle le rédige quasi intégralement avec une participation de Victor Borie et de Paul Rochery), et elle participe activement à *La Vraie République* de Thoré. Sous le second Empire et la troisième République, sa collaboration aux journaux, même si elle change de forme (moins d'articles ouvertement politiques, plus de critique, de récits de voyage et de littérature intime), reste soutenue et marquée par de grandes innovations poétiques<sup>6</sup>.

Alphonse de Lamartine aussi a fondé plusieurs journaux de province pour assurer son combat. Rappelons qu'il a collaboré au *Journal de Saône-et-Loire*, a participé à la rédaction du *Progress de Saône-et-Loire*, créé en septembre 1842, avant d'en devenir le directeur et d'en changer le nom pour en faire *Le Bien public, journal d'opposition*, en août 1843. Il a également été rédacteur en chef du *Pays* du 2 avril au 2 décembre 1851. Pour apprécier l'importance de son immersion dans la littérature périodique, il faudrait aussi prendre en compte la masse des articles et des droits de réponse publiés dans les journaux, notamment sous la monarchie de Juillet, les transcriptions de ses discours parlementaires dans la presse et surtout le nombre considérable de publications en livraisons<sup>7</sup> qu'il lance à partir de 1849 (*Le Civilisateur* [20 mars 1852-fin 1854], *Cours fami-*

6. Sur la poétique de George Sand journaliste, nous renvoyons à notre article dans Éric Bordas (dir.), *George Sand, poétique et représentations*, Paris, Eurédit, 2004.

7. Ce terme désigne la publication d'une œuvre par tranches successives livrées périodiquement. Ce mode de publication, très courant au XIX<sup>e</sup> siècle, permet notamment à l'éditeur de réduire les coûts en cas d'échec de l'opération.

*lier de littérature* [mars 1856-1869]), pour tenter de remédier à une faillite économique personnelle, mais aussi par conviction.

Alexandre Dumas, pour sa part, a créé sept journaux et revues (*Le Mois* [en 1848], *La France nouvelle* [du 1<sup>er</sup> au 24 juin 1848], *La Liberté* [mars 1848-1850], *Le Mousquetaire* [hebdomadaire, du 1<sup>er</sup> octobre 1854 au 24 février 1855], *Le Monte-Cristo* [1857-1862], *Le Mousquetaire-les Nouvelles* [à partir du printemps 1866], *Le Mousquetaire* [quotidien, du 10 novembre 1866 à mars 1867], *Le d'Artagnan* [du 4 février 1868 au 4 juillet 1868] et un journal italien, *L'Indipendente* [à Naples, de 1860 à 1864]).

Si Théophile Gautier n'a pas fondé de journal, il a dirigé pendant plusieurs années *L'Artiste* et participé jusqu'à l'écœurement à la rédaction de *La Presse*, du *Moniteur universel* et du *Journal officiel*. Victor Hugo était l'inspirateur de *L'Événement*<sup>8</sup> en 1848, et encore du *Rappel* en 1869. Jules Vallès a évidemment été l'initiateur de plusieurs journaux : *La Rue* (1<sup>er</sup> juin 1867-18 janvier 1868), *Le Peuple* (4-18 février 1869), *La Rue* (17 mars-12 avril 1870) et *Le Cri du peuple* (22 février-19 avril 1871<sup>9</sup>). Ces titres ont été source d'innovations poétiques considérables dans l'écriture du quotidien.

Mais les années 1850-1860 révèlent sans doute un tournant dans la pratique des écrivains journalistes. Le marché de l'information rend définitivement caduques les opérations trop solitaires. Si, dans les années 1840, quelques écrivains prolixes pouvaient envisager, comme Balzac, Sand ou Lamartine, de rédiger intégralement certains de leurs périodiques et de faire de ces journaux des opérations plus auctoriales que

8. Voir la thèse de Michèle Fizaine, *Victor Hugo et L'Événement. Journalisme et littérature*, thèse de doctorat nouveau régime, Montpellier, Université Paul-Valéry-Montpellier III, 1994.

9. La date du 19 avril correspond au dernier article signé de Vallès. Sur la participation de Vallès à la presse, nous renvoyons évidemment aux travaux précurseurs de Roger Bellet.

collectives grâce à une déclinaison de rubriques restreintes (littérature, premier-Paris<sup>10</sup>, chronique, critique), à partir des années 1850-1860, la multiplication des rubriques, le développement du reportage, la concurrence d'entreprises de presse ambitieuses et quasiment industrielles font disparaître de plus en plus ce genre de journaux monographiques. *Le Mousquetaire* comme *La Rue* se caractérisent au contraire par des rédactions plurielles et polymorphes. Même les petites revues qui naissent à la fin du siècle se définissent par leur mode de fonctionnement collectif. Mallarmé, il est vrai, dans ces années-là, compose en solitaire un journal, *La Dernière Mode*<sup>11</sup>, mais significativement il s'agit d'une fiction. Léon Bloy aussi se lance dans la publication d'un journal monographe avec *Le Pal*, opération qui paraît d'emblée désespérée. Sous la troisième République, de plus en plus souvent, les écrivains (Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Richepin, Alphonse Allais, Théodore de Banville, Jules Renard, Jean Lorrain) se dépeignent comme les mercenaires des périodiques. À la tête de rubriques personnelles dont le succès conditionne la vente du journal, ils constituent de véritables valeurs sur le marché de la presse.

Indépendamment de cet engagement maximal que constitue la fondation d'un périodique, la plupart des hommes de lettres du XIX<sup>e</sup> siècle sont donc investis dans la rédaction de revues et de quotidiens, inaugurant des pratiques de publication tout à fait neuves et dont on ne mesure pas encore aujourd'hui toutes les conséquences en termes de poétique. D'un côté, les écrivains vendent au journal et prépublient dans la

10. Le premier-Paris est le terme désigné pour qualifier l'article de tête du journal chargé de traiter la question politique du jour. Généralement rédigé par le directeur du journal, il correspond approximativement à notre éditorial moderne. Cf. *infra*, chap. 3, p. 208-235.

11. Nous renvoyons à l'ouvrage de Roger Dragonetti, *Un fantôme dans le kiosque. Mallarmé et l'esthétique du quotidien*, Paris, Éd. du Seuil, 1992.

presse un certain nombre d'écrits notamment fictionnels, ou viatiques destinés dès leur production à cette double impression. Mais surtout ils écrivent pour le journal des articles dispersés, commandés par le moment politique ou par la parution même du périodique en cas de contrat, sans qu'un destin éditorial soit *a priori* envisagé pour ces textes. Or, dans un second temps et par une seconde opération de création, souvent l'auteur-journaliste<sup>12</sup> les collige et édifie par des ajouts des constructions éditoriales complexes, ou leur donne une unité et une signification nouvelles par la simple rédaction de paratextes et de péri-textes. Des milliers de recueils de cet acabit<sup>13</sup> font tourner les presses des maisons d'édition. Précisons que le contrat de lecture implicite imposé par la structure de ces recueils diffère évidemment des conditions de lecture du journal (rythme de lecture, contexte de l'article) et qu'un même texte, par le seul fait du changement de support, peut prendre un sens totalement différent. On aurait tort pourtant de mépriser ces opérations de poétique éditoriale ; quelques chefs-d'œuvre de notre littérature du XIX<sup>e</sup> siècle proviennent de cet atelier à double ressort : *Littérature et philosophie mêlées* de Victor Hugo, les *Lettres d'un voyageur* de George Sand, *La Lanterne magique* de Banville, tous les recueils d'Alphonse Allais, les *Petits poèmes en prose* de Baudelaire... Moins directement, mais selon un processus comparable, même s'il se révèle plus complexe, le réinvestissement d'articles parus dans la presse à l'intérieur de fictions ou de textes narratifs s'avère également à l'origine de la conception d'œuvres majeures comme *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac,

12. Il peut aussi demander à un éditeur d'assurer le travail. Voir la correspondance entre Jules Hetzel et Théophile Gautier à propos de l'*Histoire de l'art dramatique*.

13. Pour le chercheur sur la presse, ces recueils constituent souvent une aubaine, tant la recherche dans les millions de pages des périodiques est quelquefois arbitraire et problématique.

la trilogie autobiographique de Jules Vallès (*L'Enfant, Le Bachelier, L'Insurgé*), *Les Vingt et Un Jours d'un neurasthénique* ou *La 628-E8* d'Octave Mirbeau, *l'Histoire contemporaine* d'Anatole France...

## Hypothèses

Mais revenons au journal. S'il constitue à la fois l'atelier primaire et le lieu essentiel de compréhension des mutations poétiques de la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle, il faut sans doute, dans un premier temps, accepter de l'affronter comme un objet textuel essentiel en lui-même. Cette opération préliminaire de confrontation avec le territoire scripturaire du périodique, continent fragmenté mais aussi quasiment illimité, se révèle vertigineuse par ses implications et est en elle-même assez riche pour modifier considérablement notre vision conventionnelle de la modernité dix-neuviémiste.

La première hypothèse, centrale, que valide ce livre est celle d'une profonde circularité entre les formes littéraires et les formes journalistiques, dues à la coïncidence essentielle entre les deux systèmes professionnels pendant quelques dizaines d'années – le même personnel circule dans les champs journalistique et littéraire –, mais aussi et surtout à la concurrence inégale qui s'établit entre les deux régimes textuels. En raison de son succès populaire, le journal devient rapidement le principal système discursif, support d'une représentation du monde : la littérature assiste au triomphe du système médiatique et ne peut au mieux que profiter des structures communicationnelles que lui offre le journal. Elle a cependant rapidement conscience, comme le prouve par exemple l'article essentiel de Sainte-Beuve « sur la littérature industrielle » en 1839, que l'adoption des structures médiatiques l'expose à une dénaturation essentielle de ses enjeux :



en témoignent les débats récurrents sur la question du roman-feuilleton<sup>14</sup>. Pourtant la coïncidence des deux systèmes discursifs, leurs proximités expliquent des phénomènes constants de contamination, le journal empruntant à la littérature ses modes poétiques, la Littérature<sup>15</sup> récupérant en les décalant tous les procédés de mise en voix et de validation de l'information. Cette fascination réciproque entraîne un processus d'échanges et d'interactions, largement dissimulé par les protagonistes constamment occupés à dénier toute interférence. En effet, s'il existe des périodes privilégiées de fusion expansive entre la presse et les écrivains – 1848 par exemple constitue sans doute un moment exceptionnel de réconciliation –, il faut cependant remarquer du côté des écrivains un déni vis-à-vis du journalisme qui explique sans doute le long aveuglement sur la collusion entre presse et littérature. La littérature sur le journal est une littérature essentiellement critique. On évoquera par exemple les trois romans majeurs sur la presse du XIX<sup>e</sup> siècle : *Illusions perdues* (1837-1843) d'Honoré de Balzac, *Charles Demailly* des frères Goncourt (paru sous le titre *Les Hommes de lettres* en 1860) et *Bel-Ami* de Guy de Maupassant (1885). Chacun à sa manière dresse un portrait au vitriol de l'écrivain perdu dans les colonnes du journal. Si, à l'époque romantique, un sort tragique et sans appel – le suicide – punit le coupable, le destin arriviste de *Bel-Ami* ne diffère pas symboliquement d'une mort terrible du Grand Écrivain. Mais, au-delà de ces déclarations de principe et de ces textes fictionnels dont une lecture attentive laisse entrevoir,

14. Voir Lise Dumasy (textes réunis et présentés par), *La Querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique. Un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, Ellug, 1999.

15. Par la majuscule, nous opérons une distinction entre la Littérature (le panthéon des auteurs canonisés et des chefs-d'œuvre reconnus par la postérité) et la littérature (toutes les écritures, même mineures, et quelquefois journalistiques, qui relèvent d'une poétique).

plutôt qu'une condamnation sans appel du journalisme, une appréhension liée aux transferts des poétiques, les structures génériques circulent entre le journal (notamment quotidien) et la Littérature, les antagonismes exhibés n'étant là que pour masquer une réflexion commune autour de la capacité du langage à dire le quotidien. D'un côté, la Littérature s'approprie, sans forcément le clamer, les résultats du laboratoire journalistique aussi bien en matière de rapport au temps, à l'information, au lectorat que d'écritures de faits divers, de chroniques, de reportages, qu'elle transfère et décale constamment avec des enjeux parodiques et poétiques ; de l'autre, le Journal utilise les modes d'écriture privilégiés par la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Notamment : il suit les écoles romanesques, il adopte les protocoles narratifs du roman balzacien, du roman réaliste et naturaliste, il s'approprie les réflexions sur l'écriture à la première personne, il bénéficie des mutations des pratiques discursives, il crée au cœur même de ses colonnes des espaces de réflexivité ironique sur son écriture. Quelques genres littéraires majeurs comme le poème en prose, ou mineurs comme la revue de fin d'année, naissent dans le corps même du journal, sans que cette communion générique ait jamais été soulignée comme elle le méritait.

Le journal connaît donc au XIX<sup>e</sup> siècle une littérisation ambiguë – ce sera l'une des thèses centrales de cette recherche. Précisons que cet épisode de littérisation est sans doute beaucoup plus long qu'on ne l'a estimé jusqu'ici. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le premier éditorial du *Journal* de Fernand Xau qui, lancé en 1892, va devenir avant la Première Guerre mondiale le quatrième journal approchant le million de lecteurs :

Nous vivons à une époque où l'instruction a rendu accessible à tous les grandes manifestations de l'esprit et où, le cycle héroïque du politique étant fermé, on est épris de lit-

térature. De là la première partie de ce journal – journal de combat littéraire et artistique où les jeunes auront leur place à côté de leurs aînés et où l’incessante activité de leur talent pourra s’exercer en toute liberté – à l’ombre des grands noms qui ne dédaignent pas de s’associer à notre effort et de jeter sur le *Journal* un vif éclat.

Mais si c’est là un des côtés les plus intéressants de l’œuvre que nous fondons aujourd’hui il en est un autre qui mérite d’être signalé. Nous voulons faire un journal d’informations rapides dans la formule la plus moderne et la plus complète<sup>16</sup>.

Sous la troisième République, en effet, une ligne de partage ambiguë traverse le champ des quotidiens, entre ceux qui se sont ralliés à une écriture définitivement informative, délibérément loin des tentations de la littérature, et ceux qui parient encore pour la capacité de la littérature et de ses modes d’écriture à dire le monde. Cette frontière évidemment incertaine se mesure par exemple à l’importance accordée dans certaines rédactions aux hommes de lettres engagés pour leurs talents littéraires et chargés de fournir le journal en anecdotes, contes, petites fictions. Dans cette catégorie figurent par exemple encore *Le Journal*, une grande partie des quotidiens de la presse mondaine<sup>17</sup> (*L’Écho de Paris*, *Le Figaro*, *Le Gil*

16. «Le Journal», *Le Journal*, 28 septembre 1892. Tous les témoignages d’époque prouvent par ailleurs que *Le Journal* versa une véritable rente à ses premières plumes: «Il est assez difficile au consommateur d’aujourd’hui d’évaluer ce que représentaient comme “valeur d’achat” les cinq cents francs que recevaient en 1895, pour un article de deux cents lignes, François Coppée ou Jules Claretie. En outre, la caisse consentait des avances avec une extrême largesse. Quand Catulle Mendès périt écrasé comme un homme d’équipe par un train de banlieue, il laissait une ardoise de plus de soixante mille francs – des francs de Germinal» (Édouard Helsey, *Envoyé spécial*, Paris, Fayard, 1955, p. 103).

17. Sur cette presse mondaine, nous renvoyons à la thèse de Guillaume Pinson, *Fiction du monde. Analyse littéraire et médiatique de la mondanité (1885-1910)*, soutenue à l’université McGill (Montréal) sous la direction de Marc Angenot en janvier 2006.

*Blas...*), dont les rédactions prestigieuses révèlent les ambitions littéraires. Toute une tradition du quotidien littéraire perdue très avant dans le xx<sup>e</sup> siècle, alors même que les protocoles de l'information et d'une écriture médiatique paraissent établis depuis une dizaine d'années.

La littérisation du journal passe notamment par une fictionnalisation du quotidien – ce sera une autre des thèses de ce livre – par nécessité sociologique, politique et même esthétique. Ce régime largement fictionnalisant de la presse conduit toute la population française à être plongée dans un imaginaire essentiellement littéraire et induit évidemment des conséquences culturelles et sociales d'ampleur, parmi lesquelles l'élection du roman comme genre cognitif, didactique et heuristique. L'habilitation du roman et de ses vertus pédagogiques, contemporaine de l'essor de la grande presse, s'explique entre autres par ce moment de fictionnalisation de l'information.

Une dernière hypothèse majeure de ce livre concerne un changement de paradigme entre le journalisme des années 1830 et celui des années 1880. Le passage de l'écrivain-publiciste (le chroniqueur, l'échetier) au journaliste (le fait-diversier, le grand reporter, l'interviewer) est effectivement essentiel. Selon des préjugés pérennes qu'il faudra sans doute reconsidérer, ce changement de paradigme journalistique et de régime d'écriture contribuerait à éloigner les hommes de lettres des quotidiens<sup>18</sup>. Se développe un régime de la « chose vue » qui

18. Voici ce qu'en dit Chambure en 1914: «La grande pépinière des journalistes du second Empire était l'École Normale, d'où sont sortis les Prévost-Paradol, les J.-J. Weiss, les Edmond About, les Édouard Hervé, les Francisque Sarcey, etc. Aujourd'hui, une telle préparation littéraire n'est évidemment plus nécessaire pour la confection des interviews-express, des reportages condensés, et pour l'adaptation des dépêches des agences à la nuance politique du journal ou au goût momentané des lecteurs. Est-ce à dire qu'un journal ne doive plus être qu'une revue sèche et précise des principaux faits mondiaux de chaque jour? Il suffit de jeter les yeux sur tel de nos grands journaux, *Le Temps* par exemple, pour se convaincre que nous n'en sommes pas là en France. Mais les journaux anglais et américains y tendent fortement, et il est certain que, si l'information n'est pas l'exclusive préoccupation des

JEAN-MARIE SCHAEFFER  
L'Image précaire  
Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?  
Pourquoi la fiction ?

BERNARD SÈVE  
L'Altération musicale

TZVETAN TODOROV  
Introduction à la littérature fantastique  
Poétique de la prose  
Théorie du symbole  
Symbolisme et interprétation  
Les Genres du discours  
Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique  
Critique de la critique

HARALD WEINRICH  
Le Temps

RENÉ WELLEK  
ET AUSTIN WARREN  
La Théorie littéraire

PAUL ZUMTHOR  
Essai de poétique médiévale  
Langue, texte, énigme  
Le Masque et la Lumière  
Introduction à la poésie orale  
La Lettre et la Voix  
La Mesure du monde

